Document generated on 07/11/2025 8:40 p.m.

Meta
Journal des traducteurs
Translators' Journal

META

Kleiber, Georges (1999) : *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Sens et structures », 220 p.

François Gaudin

Volume 45, Number 2, juin 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/002815ar
DOI: https://doi.org/10.7202/002815ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)
1492-1421 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gaudin, F. (2000). Review of [Kleiber, Georges (1999) : *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Sens et structures », 220 p.] *Meta*, *45*(2), 370–376. https://doi.org/10.7202/002815ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Kleiber, Georges (1999) : *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Sens et structures », 220 p.

La sémantique connaît depuis quelques années un regain de vitalité évident. En France, Georges Kleiber compte parmi les auteurs ayant le plus contribué aux débats les plus récents. Auteur fécond et prolixe, il s'est distingué sur de nombreux sujets. En

jardinier attentif, il n'a guère connu de répit, sarclant les plantations d'anaphore, désherbant les allées du prototype, débroussaillant le massif des noms propres, apportant son engrais théorique au développement de la sémantique référentielle. C'est cette dernière qui constitue le thème de son récent opus. Récent et non dernier, car à peine *Problèmes de sémantique* avait-il rejoint les cohortes de nos libraires que les Presses universitaires de France diffusaient un ouvrage collectif qu'il co-dirigeait. Puisque l'ouvrage auquel nous nous intéressons s'appelle *Problèmes*, nous en proposons au lecteur une recension qui sera aussi une discussion.

Comme il est fréquent de nos jours, l'auteur reprend en volume, sous une thématique unifiée, des versions révisées d'articles parus dans diverses revues, d'accès plus ou moins facile. Le lecteur retrouvera avec plaisir le ton alerte et l'écriture rapide qui caractérise les productions de l'auteur. On notera, en supplément, que Georges Kleiber réserve au lecteur attentif le privilège de découvrir, à une page dont nous tairons le rang, une étonnante « maquette d'appareil de photo faite en cuir de mouflon pré-vosgien ». Une rareté ! Mais laissons là l'anecdotique.

Le chapitre premier, repris d'une contribution à *Langages* (n° 127) défend le principe d'une sémantique référentielle. Georges Kleiber y oppose les approches objectiviste et constructiviste. La première pose l'existence d'un mode indépendant du langage auquel celui-ci réfère. On peut lui opposer l'existence de noms dénotant des référents imaginaires. C'est pourquoi le réalisme naïf ne tient pas et doit être élargi à un « monde épistémique », construit par le langage, ce que la praxématique, linguistique matérialiste développée par Robert Lafont, appelle « logosphère ». On est alors tout près de la seconde approche, celle du constructivisme, pour laquelle les langues renvoient à un univers construit. « Autrement dit, le monde ne préexisterait pas au discours, les entités et les choses qu'on y place n'auraient pas cette existence indépendante, objective, que leur reconnaît la présentation classique de la relation de référence », nous dit l'auteur (p. 18). C'est peut-être aller un peu vite en besogne, alors que ces questions sont difficiles. À tout le moins, c'est forcer le trait. L'intérêt du constructivisme est de fournir un antidote aux facilités du réalisme naïf. Si le monde préexiste, il n'est pas prédécoupé. C'est le langage qui nous permet de nous sauver face à la profusion du réel en l'organisant. Toutefois, un constructivisme radical conduirait à un relativisme, dans la mesure où il permettrait de retenir les découpages linguistiques pour plus importants qu'ils ne sont. Si chaque langue possède son génie propre, procède à des découpages particuliers, l'espèce humaine possède en partage une même planète, un même appareil sensori-moteur, une même condition et des angoisses communes. Ce qui autorise à supposer l'existence d'universaux. Alors dire que « le monde réel n'est que le monde tel que nous le percevons » est un peu excessif, sauf à insister sur l'humanité de ce « nous ».

Ces débats importent, mais on peut n'en retenir que l'accord selon lequel les langues sont fondamentalement tournées vers le monde (p. 25) et que ce monde est le produit d'une « modélisation intersubjective stable » (p. 27). C'est pourquoi la référence est une question qui se situe au point de jonction entre la philosophie du langage et la sociolinguistique car, en même temps que nous nous interrogeons sur le statut du monde que nous parlons, nous contribuons, de façon socialisée, à produire ce monde construit collectivement. Mais la différence entre la sémantique souchée sur la philosophie, dont elle n'est qu'un rejeton vivace, et la sociolinguistique repose notamment sur un point de méthode : la question des corpus. Certes, les exemples *ad*

hoc sont des corpus comme les autres, mais ils ne sont pas étudiés en tant que corpus. Et l'on retrouve, chez les sémanticiens comme chez les philosophes, les mêmes énoncés, parfois séculaires, pris en exemples. Mais, à l'inverse, l'interprétation des corpus empêche souvent les sociolinguistes de saisir ce qui ressort de la langue. Or la construction dynamique du sens suppose « qu'elle s'effectue avec des éléments de sens stables ou conventionnels » (p. 36). Ainsi, le choix fréquent de textes idéologiques a conduit l'analyse de discours à privilégier les unités au sens labile, ce qui a pu l'inciter au relativisme. Mais la variation ne peut être saisie que sur un fond de relative invariance, fondement de toute intercompréhension. La stabilité de l'univers s'oppose aux mouvements d'idées passagères. L'analyse du sens suppose donc de tenir les bouts de la chaîne, ce que tente, dans l'élaboration patiente de son modèle, un autre sémanticien français de renom, François Rastier.

Le paradigme différentiel auquel ce dernier appartient « n'arrive pas finalement à échapper à la référence », nous dit Kleiber (p. 38). Certes, mais le cherche-t-il vraiment ? Il nous semble que les héritiers de Saussure s'emploient plutôt à distinguer la référence et l'inférence en distinguant les signifiés et les représentations mentales car, entre sens et référence, il y a peut-être lieu de placer les concepts, lesquels sont eux aussi socialisés, mais ne concernent plus le seul niveau linguistique. Le niveau linguistique apparaît clairement dans le cas de la polysémie : des unités de sens différentes portent le même nom et les locuteurs ne trouvent pas ce fait fortuit. On peut parler de sens instructionnel, découplé de la réalité, comme le montrent les morphologues ou les syntacticiens. D'autres voient dans l'unité polysémique un faisceau de propriétés, un opérateur. Les morphèmes grammaticaux répondent bien aux deux modèles, les noms concrets se prêtant mieux aux seconds. L'examen de ces différentes pistes conduit l'auteur à une conclusion modérée. Les mots ne seraient pas tous passibles d'un seul modèle, seul le sens de certains devant être décrit de façon référentielle. Ainsi, parler de l'instruction « chercher l'image prototypique d'"oie" » pour le mot oie ne semble guère fructueux (p. 49).

Le chapitre deux, consacré à la polysémie, examine les différentes approches présentes sur le marché théorique. Tout d'abord, l'insuffisance de l'approche prototypique permet de mettre en lumière le caractère central de la catégorisation, la dénomination jouant un rôle central. Après examen, l'analyse componentielle du sens est rejetée en raison de son statisme, mais il semble que l'approche holiste de cette sémantique reste sous-évaluée : les sèmes sont déformés par les contextes d'emplois et leur apparition au sein d'isotopies permet de ne pas majorer les effets de polysémie hors contexte, les possibilités interprétatives ne sauraient être calculées à partir de mots isolés, les phrases n'étant pas des combinaisons d'articles de dictionnaires. L'auteur préfère les approches plus récentes, comme celle de Bernard Victorri, qui abordent la modélisation au moyen de formes schématiques instables. Les polysèmes y sont vus comme des espaces de disponibilité d'un sens très abstrait dont la mise en forme dépend du contexte. Mais le risque, que souligne Kleiber, est de confondre les plans de l'organisation sémantique et de l'interprétation. L'infinie diversité des effets de sens tend souvent à éloigner des modélisations systémiques. Ce qui est calculé en contexte, c'est le sens pertinent, pas la signification conventionnelle. Ainsi, les stabilisations de Victorri pourraient être assimilées à des sens en langue, mais alors les schèmes abstraits posés par l'analyste perdent de leur utilité. Toutefois, le dynamisme de ce modèle séduit et la recherche d'une cohérence des polysèmes est souhaitable ;

elle ne peut se faire, semble-t-il, que dans une approche holiste, quel que soit le modèle retenu pour la matière sémantique impliquée. Et tous les modèles examinés se rejoignent pour accorder une place centrale à la polysémie dont l'étude occupe les chapitres suivants.

Le troisième s'intéresse aux réponses que donnent Pustejovsky et Cruse à la question suivante : les fenêtres que l'on repeint sont-elles celles que l'on ouvre ? La réponse pourrait être de bon sens (on a très envie que ce soient les mêmes…). Ce sont bien les mêmes mais sous des facettes différentes. Ainsi, le livre est à la fois un texte et un objet, mais est-il autant l'un et l'autre ? On aurait aimé ici une prise en considération des livres d'images, de photographies, de comptes, de cave, etc. qui auraient permis de modérer l'approche très littéraire des significations du mot. Il reste que les polysèmes concernés sont conçus sont des référents uniques, alors que l'on distingue les types de référents de *plateau 1*, *plateau 2*, *plateau 3*. Ces facettes, étroitement associées comme le montrent les tests, sont représentées « de façon permanente dans le lexique mental », dit Cruse, mais peut-être le sont-elles dans la norme linguistique ou sociale. Il n'est pas évident que l'on ait à quitter le domaine linguistique. L'opposition entre « roman » et « livre » le montre bien ; le statut sémantique de l'un et l'autre est éclairé par la prise en considération de la phraséologie (« en faire tout un roman » renvoie bien à « histoire ») et des figements (le « roman noir » ne l'est pas par sa couverture). L'auteur en conclut que roman est un hyponyme rattaché à une seule facette de livre : [texte]. Mais les facettes ne supposent pas un changement de référent, il s'agirait plutôt, selon nous, d'une question de point de vue (voir Condamines et Rebeyrolle, dans *Meta*, 42-1, p. 174-184). La solution de l'auteur repose sur le principe de métonymie intégrée sur laquelle nous reviendrons. Mais auparavant, écrasons le veau.

Le chapitre 4 est à déconseiller aux âmes sensibles : des veaux y sont écrasés à plusieurs reprises ; il en résulte « qu'il y a du veau partout sur l'autoroute », énoncé dans lequel le statut de « du veau » pose problème. Relève-t-il, comme le disent Nunberg et Zaenen, d'une polysémie systématique, comme dans « Jean mange du veau » ? Georges Kleiber ne partage pas cette position et l'explique. Si le traitement des deux cas dans une perspective unificatrice séduit, les faits linguistiques lui opposent une résistance qu'il démontre. On ne peut considérer les deux énoncés comme relevant d'un emploi massif d'un nom comptable, car seul le premier correspond à un sens contextuel. Le second relève d'une acception sémiotisée en langue : en français, « veau » est un nom de viande, l'animal ainsi désigné étant traité comme nom d'aliment. La langue enregistre un fait inscrit dans la norme linguistique commune. Par ailleurs, le massif ne renvoie pas nécessairement à un phénomène de « broyage ». Ainsi, « Il y a du sanglier dans cette forêt » (p. 110) n'appelle pas une interprétation convoquant une sylve ensanglantée par un sanglier déchiqueté. L'emploi massif relève d'un phénomène phrastique et non lexical. De plus, la stabilité du sens « veau » /viande/ se repère par la disponibilité du massif pour un usage comptable. On peut avoir successivement : un « veau » /animal/, du « veau » /viande/, un « veau » /plat/. Il convient donc de bien distinguer les dénominations des « emplois discursifs de désignation » (p. 115). La stabilisation évoquée semble relever d'une différence d'acception et non de sens ; comme pour « veau », ce dernier est plus disponible comme nom de plat : « J'ai mangé un veau » implique plutôt « J'ai mangé un plat » que « J'ai mangé un animal », tandis que « J'ai mangé un lapin » convoque plutôt l'interprétation

« animal comestible ». Mais, de même que les autres noms pris en exemple (p. 120), il est à noter une opposition pertinente entre les deux séries citées en conclusion de chapitre : « lapin, poulet, truite, saumon, dinde » sont moins des noms de viande que « veau, bœuf, agneau, porc, mouton ». Seuls ces derniers étant des animaux de boucherie, peut-être que seuls les noms d'animaux de boucherie peuvent être utilisés comme nom de viandes.

Les approches actuelles de la polysémie préfèrent recourir à des règles ou des principes plutôt que de se contenter de descriptions au cas par cas. Si ces régularités sont valides, elles nous informent sur un fonctionnement linguistique, mais aussi sans doute sur des opérations cognitives, car on postule alors que les langues sont des fenêtres ouvertes sur l'esprit. Mais bien sûr le risque est grand de prévoir des mutations sémantiques indésirables par suite de règles trop puissantes. C'est ce type de défi que Georges Kleiber relève dans le chapitre 5, en analysant les polysèmes par déplacement. L'auteur critique ici les approches en termes de référence indirecte métonymique (Fauconnier) ou de changement de prédicat (de Nunberg). Ainsi, si je dis « Je suis garé sur place », on peut poser que « je » subit un changement de référence, par métonymie. Mais ce référent second ne peut être désigné plus simplement. Dans « Je suis dans l'annuaire sous le nom de Dupont », « je » renvoie à mon nom, mais l'énoncé ne peut devenir *« Mon nom est dans l'annuaire sous le nom de Dupont ». Et dans « L'omelette au jambon est partie sans payer », il s'agit d'un transfert de prédicat, les clients acquérant « des propriétés identificatrices des propriétés distinctives des plats qu'ils ont commandés » (p. 132). Mais le transfert de prédicat peine à rendre compte d'« Un Picasso a été volé au Louvre », où le changement concerne bien la référence du nom. C'est ainsi que l'auteur rejette les deux solutions et leur oppose un « principe d'intégration méronomique », version actualisée et augmentée du « principe de métonymie intégrée » proposé en 1994. Cette solution permet d'intégrer les glissements référentiels en les motivant par une saillance : pour dire « Le pantalon est sale », une tache suffit, car ce principe rend compte du fait qu'un référent peut se voir appliquer des propriétés qui ne concernent que certaines de ses parties (p. 143), celles-ci devant être saillantes.

Nous l'avons dit, Georges Kleiber a commencé des livres. Il en a fini beaucoup. Et c'est à « commencer un livre » qu'il consacre les deux derniers chapitres de son opus. Dans le sixième, il examine la théorie des zones actives de Langacker. Les zones actives sont les parties des référents qui sont impliquées dans les prédications du type « Votre chien a mordu mon chat » : ce n'est pas tout le chien qui a mordu tout le chat. Le plus souvent les relations prédicatives sont partielles, comme dans « Paul est dans la baignoire » ou « Ce stylo rouge est jaune ». La notion de zone active « permet une variation de saillance des structures sémantiques » (p. 158) et offre un cadre explicatif pour les énoncés polysémiques comme « Elle entendit le piano », mais au prix d'une modification sémantique du verbe, ce qui est coûteux. En revanche, Pustejovsky propose une théorie de la « coercion » (ou « coercition », meilleur à mon avis, l'auteur hésitant entre les deux) qui modifie le type sémantique du nom. Ces théories sont examinées et récusées car, dans « Georges Kleiber a commencé des livres » (énoncé déviant d'après l'auteur, p. 166), le SN ne change pas de type. L'auteur y voit simplement un glissement du domaine temporel au domaine non temporel. En fait, pour lui, toute différence de forme ne correspond pas nécessairement à une différence de conceptualisation : la tentation est grande de « cognitiviser » à outrance la labilité des

formes linguistiques et de proposer des modèles trop puissants qui se traduisent ici par des polysémies artificielles.

Dans le chapitre 7, l'auteur continue son examen de la construction *SN1 commencer SN2*, clé d'accès vers l'étude des relations syntaxe / sémantique et vers la polysémie. La solution consistant à intercaler un prédicat, réel ou abstrait, se trouve récusé en raison d'un excès de puissance du modèle. Tous les noms ne sont pas susceptibles de tels raccourcis, c'est pourquoi on ne dit pas, dans le canton de Georges Kleiber, *« Paul répare une bicyclette qu'il avait commencée hier », on précise « qu'il avait commencé à réparer hier ». Le verbe ne peut être ôté. La version qui insère un verbe abstrait pêche repose, entre autres, sur la notion de « contrôleur », entité qui contrôle le déroulement du procès. Mais cette notion s'avère d'application difficile et l'on voit mal qui dirait : « Le chef d'orchestre commence la symphonie » (p. 184). C'est pourquoi il convient d'étudier aussi les solutions reposant sur une modification du sens de SN2 : dans « Paul a commencé un livre », le verbe modifie le sens d'« un livre » ; c'est la « coercition de type » de Pustejovsky. Dans ce modèle, « chaque item lexical présente un certain degré d'ambiguïté, appelé *polysémie logique* » (p. 186). À la pluralité d'acceptions du verbe commencer correspond donc un seul type sémantique, ce type sélectionnant le sens du complément, quitte à en déformer le type hors contexte : ici, « livre » devient un événement, ce que prévoit son « rôle télique ». Ce rôle faisant partie des propriétés du SN2 qui permettent de déterminer à l'avance les lectures possibles (p. 189). Ce modèle séduisant bute toutefois sur les tests de l'anaphore : on parvient difficilement après coercition à accepter « L'omelette au jambon est partie sans payer. Elle était trop cuite. » L'anaphore milite pour un maintien du type du SN. Pour résoudre les difficultés rencontrées dans les modèles étudiés, Kleiber propose une approche iconique qui suit des chemins non plus métonymiques mais métaphoriques. Il propose un modèle non temporel de « commencer » lorsqu'il s'applique à un SN2 dénotant un objet. Ce modèle suppose de sélectionner des dimensions quantitatives homogènes et orientées, comme l'est le temps, en premier lieu les dimensions spatiales. L'interprétation résultante est encore processuelle : « Paul a commencé la chambre » pourra porter soit sur la construction de la pièce, soit sur sa rénovation, son tapissage, sa peinture, etc. Il y faut une situation soit de création, soit de « modification de SN2 qui le divise en deux parties matériellement différentes » (p. 204). On ne peut donc comprendre cet énoncé comme « Paul a commencé à traverser la chambre », car un tel procès ne modifie pas le référent dénoté par SN2. Cette solution fonctionne pour « Paul a commencé un livre » et, quoi qu'en dise l'auteur, son interprétation semble valable même pour « Paul a commencé une phrase » dans le sens « Paul a commencé à lire une phrase ». Ce n'est donc pas la seule épaisseur du livre qui vaut mais tout parcours de lecture qui transforme quantitativement l'ensemble d'un texte en phrases lues et phrases non lues. Ceci ne valant que pour les textes faisant ordinairement l'objet d'une lecture ordonne : on comprendra difficilement en lisant « Paul a commencé le dictionnaire » qu'il en entame la lecture. En revanche, la difficulté disparaît s'il l'écrit. Étant donné que dans ces cas de figure le parcours de l'objet est spatial, cela explique que le SN1 renvoie à un animé. Cette solution permet à l'auteur de clore l'ouvrage sur un *satisfecit* accordé à la sémantique référentielle dont on aura vu qu'elle ouvre des perspectives sur l'activité cognitive.

L'ouvrage se conclut par une bibliographie très complète qui en fait un outil d'étude précieux. Sa réalisation est soignée et les coquilles sont rares. Toutefois, il est

dommage que la refonte des articles en un volume cohérent ne se soit pas accompagnée de la réalisation d'index des notions et des auteurs qui aurait facilité au lecteur la circulation dans le texte. Mais qu'importe, toutes les personnes intéressées par la sémantique doivent le lire ; elles sont assurées d'en tirer profit.

François Gaudin
Université de Rouen, Rouen, France